

Porquie la tanta Julie s'è pas zu mariaie

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 37

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224106>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



PEDZENI ET SA BALLA-MÈRE

L'AVAI ètà grand temps la balla-mère de Pédzeni, la vilhio Caton, et stisse l'a pardieu bien pliorâte quand l'a bosts de dèvesà, à houit hàore et demi on certain delon né. Pu pas vo racontà l'einterrà, n'è pas prào guié, vo deri pi que cein que l'a lo mé tracassé Pédzeni l'è de chàidre onna pierra po betà su la foussa.

Faut que vo diéssò que la vilhio Caton l'avài testà et que lài avài met onna pancarta que sè desàì dinse :

« Le baillo tot cein que l'è — houitante-cinq franc — à mon biau-fe Pédzeni, medàì que mè bete su mon cemetiro onna galéza pierra ein màbro, avoué on galé couplliet. »

Adan, l'è bin su que se Pédzeni voliève hè-retà, faillàì corre aprì onna pierra et sè crosà la tita po on couplliet. Seulameint, lài avài oquie que lài tenaillève la cervalla, l'è que l'hìretàdzo l'ètàì de houitante-cinq franc et faillàì pas que la pierra cotàì mé.

L'è dan zu à Lozana et l'a tenu ti lè marchand de cliàio pierre ein màbro po coudhì trovà oquie pas tràò tchè. L'affère n'a, pardieu, pas ètà tota soletta ! Quand lài avài dàì pierre que l'arant fé plliési à la balla-mère, cotàvnt gros. Lè bon martsì, on pouève pas lài intercalà on couplliet. Quemet fére, assebin ?

À foorce corre et tsertsì, lo marchand lài fà dinse po onna riza :

— Lài aràì bin cliàì vilhio pierre que l'a dza servi. Porrì vo la laissé quasu po rein. Lài a dza onna granta pancarta. Foudràì tot paràì tsandzì lo nom, po la bouna façon.

L'è su que lo nom allève pas po la Caton. La pierra l'avài ètà féta po onn' Allemande que s'appelève Frida Kartoffel, que cein resseimbliève dan pas tant à Caton, onna boùna Dzorataire de pè la Mollie Gourgnon que n'avài pi jamé zon zu recordà lo tutche. Ao bas, lài avài on couplliet que sè desàì dinse :

Un ange de plus dans le ciel,

Une Allemande de moins sur la terre.

L'ètàì dan cliàì pierra que porràì avài bin bon martsì. Pédzeni l'a vito zu peinsà dein sa tita cein que faliàì fére et dit ào marchand :

— La prègno dinse. Lài a rein à lài tsandzì. Làodràì bin po la Caton. Ne fà rein que sàì cliàìque de quaucon d'otra. Ma balla-mère n'ein vò rein savàì. Ne savàì pas liàire !
Marc à Louis.

PORQUE LA TANTA JULIE S'È PAS ZU MARIAJE

H bin ! vo voliàì savàì porquoie mè su pas maryàte ? A-te que : l'è on caion, on papagué (perroquet), on tsin et on tsat. Lo caion ronne dzor et né, lo papagué sacreimeinta sein bostsì, lo tsin m'annece tot lo teimps et lo tsat tràinne dèfro tota la né. L'è quemet se l'avé on hommo !
Marc à Louis.

MARC-HENRI EN VOYAGE

CHENONCEAUX.

L'AUTOMOBILE de Marc-Henri roule maintenant dans des campagnes fertiles. A mesure que nous nous éloignons de la Loire, les prairies, qui ne sont à personne et les bouquets d'aulnes verts, de trembles et de peupliers qui se penchent sur le fleuve, font place à des luzernières, à des champs d'avoine et de betteraves. Des villages, qui semblent sortir de la verdure, apparaissent brusquement à un détour du chemin et puis, de nouveau, c'est la grande campagne qui s'étend à perte de vue.

Cependant, une colline monte à l'horizon, une petite colline en pleine lumière, ayant à son sommet un bouquet d'arbres. De chaque côté de la route, il y a des tapis de verdure ombragés par des chênes centenaires. A l'endroit même où la descente commence, Marc-Henri bloque ses freins et nous déclare :

— Il est midi juste ; on s'en va pique-niquer ici et faire ensuite la reposée.

Puis, d'un geste de la main, montrant à nos pieds toute la vallée du Cher, il ajoute :

— Ça ne manque pas de vue !

C'est toujours le même paysage : des forêts, de longues prairies coupées çà et là par un rideau d'arbres, des villages aux maisons basses nichés dans la verdure et la rivière, lente et paresseuse, qui coule entre deux rives bordées de roseaux et de joncs.

François du Crétet ne s'intéresse guère au panorama. Ayant ouvert le grand coffre placé à l'arrière de la voiture, il en tire des provisions de toutes sortes des œufs durs, un saucisson, de la moutarde, un quartier de jambon et du fromage de Brie acheté à Paris. Tandis qu'il étend la nappe blanche sur l'herbe, Jules au Sapeur — lequel a entendu un vague bruit de cascade — s'en va vers l'eau pure avec une brassée de bouteilles.

— Il faut bien les mettre rafraîchir, nous dit-il. Pensez-vous, du vin pareil, ça ne se boit pas comme du « penatzet ».

En effet, si j'en juge par l'étiquette, ce doit être quelque chose de fameux : Beaune, Nuits, St-Emilion, Château-Neuf du Pape.

Inquiet, François fait à haute voix ses réflexions :

— Quatre bouteilles pour quatre, c'est beaucoup... du moins pour celui qui est au volant !

A quoi Marc-Henri réplique :

— T'en fais pas pour moi. On est un peu là, que diable, et on en a vu d'autres. Si je vous disais, qu'une fois, en revenant du Grand Conseil...

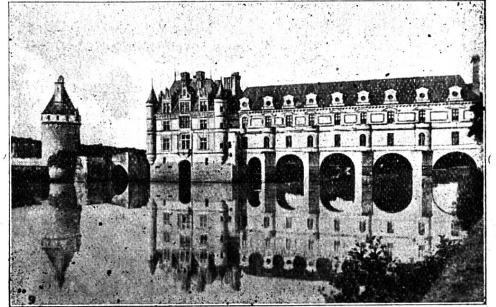
Puis, préférant, sans doute, ne pas achever cette histoire, il ajoute :

— D'ailleurs, on fera une bonne reposée !

Le repas fut copieux. Une heure après, il ne restait plus que des miettes et quelques torchons de papier qui furent brûlés sur place. Après quoi chacun, rabattant son chapeau sur le nez, s'en fut dormir à l'ombre d'un grand chêne, sous le ciel de la douce France.

Le premier qui se réveilla fut Marc-Henri.

— Tonnerre de tonnerre, s'écria-t-il, ce que les mouches sont méchantes dans ce pays. Ma parole, je crois bien qu'elles nous prennent pour des Allemands !



Cette exclamation énergique mit tout le monde sur pied. Seul, François fit mine de ne rien entendre. Mais quand il perçut le bruit du moteur, il eut tellement peur de voir la « Chevrolet » filer sans lui qu'il se leva d'un bond et ne se frota les yeux qu'une fois installé dans la voiture.

Maintenant, nous cheminons dans la vallée du Cher en suivant les indications de la carte Michelin.

Un village apparaît soudain et, à l'entrée, un écriteau porte ces mots : « Château de Chenonceaux ». Un coup de volant et nous prenons, à droite, une belle avenue aboutissant à une large place toute en jardins et en pelouses.

Laissant un peu à l'écart notre voiture, nous nous approchons du château, connu pour sa charmante architecture de la Renaissance et pour l'originalité de sa situation. Il a été construit, au temps de François Ier, sur un pont jeté en travers du Cher. Il fut embelli par Catherine de Médicis, épouse d'Henri II qui rêva d'y finir ses jours. Mais c'est la favorite de ce dernier, Diane de Poitiers, qui en acheva la construction.

Accompagnés de quelques touristes anglais et américains, nous traversons une terrasse rectangulaire et passons le pont-levis qui conduit à l'intérieur. De toutes parts, l'eau nous entoure et aussi loin que le regard s'étend, la rivière fait partout miroiter, au soleil, ses flots d'émeraude.

Chenonceaux — contrairement à la plupart des châteaux de la Loire — est richement meublé. Ce n'est pas un musée, mais la propriété particulière de M. Menier, le célèbre fabricant de chocolat, lequel emploie une partie de sa fortune à entretenir cette merveille architecturale qui lui sert de résidence à l'époque de la chasse.

Lorsque nous pénétrons dans le cabinet particulier du roi, François du Crétet marche sur la pointe des pieds, comme si le bruit de ses pas allait réveiller quelque auguste personnage. Nous faisons cercle devant des meubles de choix et, le nez levé, nous nous arrêtons devant des tableaux de grand prix. L'un d'eux, surtout, représentant Jean-Baptiste et Jésus enfants vaut, paraît-il, plusieurs millions.

Poussant du coude son ami François, Marc-Henri lui glissa à l'oreille :

— Prends-le sous le bras, rien qu'avec cette « croûte » tu pourrais acheter au moins sept ou huit beaux domaines dans le canton de Vaud. Je crois même que tu pourrais acheter tout le village de Vuiteboeuf avec ses alentours !

A quoi François répond :

— Oui, oui, tu dis ça parce que tu sais qu'on est honnête !